

NUANCES DU « JAUNE »
ÉLÉMENTS FORMATEURS DE L'IMAGINAIRE SUR LE JAPONAIS AU BRÉSIL

Rogério DEZEM*

*« For Old Japan was like an oyster : to open it
was to kill it »*

(sir Basil Hall Chamberlain)

INTRODUCTION

Cet article a pour objectif de démontrer qu'au-delà des discours sur l'immigrant d'origine asiatique au Brésil produits dans les cabinets et dans les tribunes depuis la moitié du 19^e siècle, il existe un autre champ discursif à exploiter : les discours formalisés et publiés dans la presse illustrée naissante, surtout dans la ville de Rio de Janeiro, l'authentique capitale culturelle de la Belle Époque *tupiniquim*.

Dans les dernières années du 19^e siècle, le monde passait par de rapides transformations et, dans ce contexte, le petit archipel japonais allait devoir s'adapter à cette nouvelle réalité. Être japonais sous le regard de l'Occident signifiait, à ce moment-là, représenter une nation militariste en ascension dont les éléments exotiques, comme les *geishas* et les *samourais*, nourrissaient encore la curiosité de la pensée occidentale. Pourtant, l'image des immigrants japonais était constituée non seulement d'éléments positifs mais aussi négatifs. *Enigmatiques*, d'où l'expression « sourire jaune », *physiquement inférieurs et de couleur d'ambre, traîtres*, enfin, on remarque qu'il y avait des stéréotypes liés à ces immigrants qui, depuis 1868,

* Master en Histoire Sociale à l'Université de São Paulo – FFLCH (2003) et chercheur au PROIN (Projeto Integrado Arquivo do Estado de São Paulo/Universidade de São Paulo depuis 1997). Auteur de *Shindô-Renmei:terrorismo e repressão*. Inventário Deops. São Paulo: AESP/ Imprensa Oficial, 2000 et *Matizes do « amarelo » : a gênese dos discursos sobre os orientais no Brasil*. Série Histórias da Intolerância. São Paulo, Humanitas, 2005.

s'aventuraient outre-mer, initialement pour les travaux dans la canne à sucre à Hawaï. Ils étaient les premiers *dekasseguis*¹ en terres américaines.

À ce moment, le gouvernement du Japon structurait sa politique d'émigration à partir des Compagnies d'émigration avec leurs futurs célèbres *marus*². Contingence historique, il apparaît que cette politique devait être la solution aux problèmes démographiques qui augmentaient chaque fois plus depuis les années 1870 au pays du Soleil Levant. Dans cet univers de transformations, la situation brésilienne était diamétralement opposée à celle du Japon. La fin du trafic d'esclaves (1850), associée postérieurement au mouvement abolitionniste et migratoire, ainsi qu'au *boom* de la culture du café dans l'état de São Paulo, ont donné lieu à des débats dans les assemblées, congrès et même Sénat sur qui devrait remplacer le « presque mort » esclavage noir. En partant d'arguments historiques remplis de préjugés et de racisme, les oligarchies agraires de l'Empire ont choisi d'abandonner la main-d'œuvre noire (synonyme de *retard*) et le travailleur national (synonyme de *paresse*), et ont décidé de faire venir, comme élément *transitoire* (Dezem, 2005, p. 61-73), l'immigrant japonais ou tout simplement *chim*, considéré par les fermiers comme un élément *moins cher et plus docile* en comparaison avec l'immigrant européen.

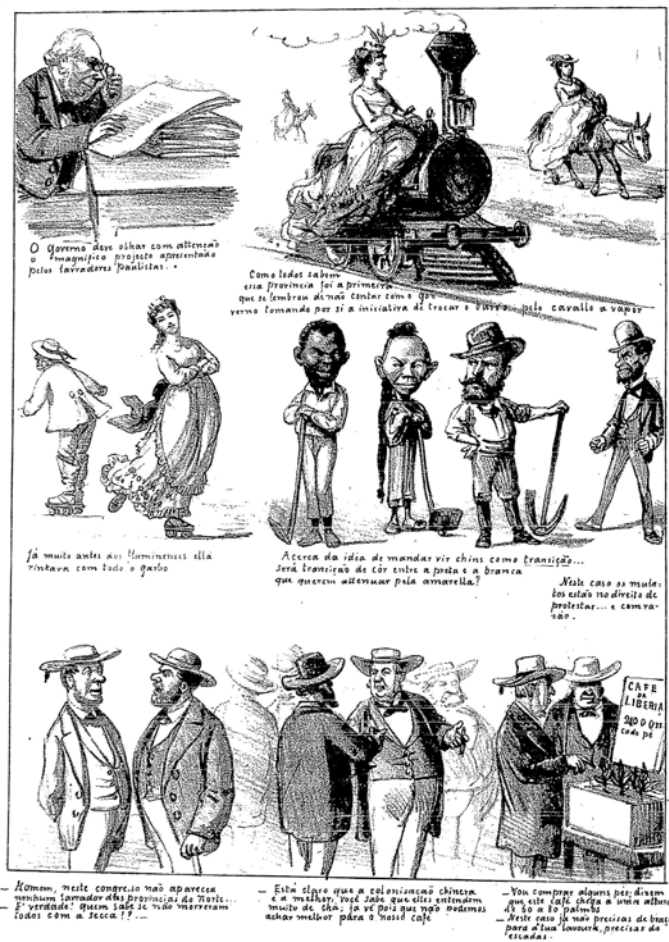
C'était la Question Chinoise (1879) qui était débattue par les élites agraires et les représentants du gouvernement. Parmi les défenseurs de la venue de ces « immigrants » se trouvait Moreira de Barros, ministre des Affaires étrangères, qui a affirmé : « *On peut appeler les chims une race inférieure, mais là où ils s'établissent, ils se multiplieront, grandiront, se répandront partout, et même si la race supérieure les domine, les réduit en esclavage, les gouverne, quel que soit le futur de la race*

¹ Selon la sociologue Elisa Sasaki, le mot d'origine japonaise *dekassegui* signifie « travailler en dehors de la maison ». Au Japon, à la fin du 19^e siècle, le terme faisait référence aux travailleurs qui quittaient temporairement leurs régions d'origine et partaient dans d'autres plus développées, surtout ceux originaires du Nord et du Nord-Est du Japon, pendant le rigoureux hiver qui interrompait les productions agricoles à la campagne. Rappelons que la signification de ce mot est, maintenant, différente.

² *Maru* est un suffixe de noms masculins qui peut aussi signifier « cercle », « rond ». Dénomination que recevaient les navires d'émigrants japonais comme par exemple : « Kasato *Maru* », « Brésil *Maru* », « Argentine *Maru* » entre autres. Entre 1908 et 1940, 309 *marus* ont débarqué leur cargaison d'immigrés au Brésil.

blanche dans le monde, là où ils obtiennent une patrie, ils occuperont le pays fatalement. Pour cela, il leur suffit de vivre, ce qu'ils arrivent à faire dans les pires conditions» (Idem, p. 97).

Le *chim* comme *transition* entre le noir et l'européen (blanc)
 illustration d'Ângelo Agostini (*Revista Illustrada* – 1878)



La plantation de café se répandait rapidement dans l'ancien Ouest *Paulista* (Jundiaí, Campinas, Ribeirão Preto parmi d'autres villes de la région) et la nécessité de main-d'œuvre était devenue le thème principal des débats entre les producteurs de café dans les années 1870 et 1880. L'immigrant blanc, européen et catholique était le plus convoité puisqu'il devait venir pour travailler et coloniser, d'autant plus qu'il devait contribuer à « blanchir » la population brésilienne « métisse ». Initialement, il y avait des difficultés pour faire venir cet « immigrant idéal », puisque les Italiens, les Espagnols, les Suisses, les Allemands avaient plutôt la volonté d'immigrer aux États-Unis et en Argentine.

L'existence de l'esclavage au Brésil posait davantage de difficultés pour attirer les immigrants européens. En conséquence, on a pensé faire venir de la main-d'œuvre asiatique en tant qu'urgence ou « transition », jusqu'à ce que le pays ait été préparé pour recevoir les *supérieurs* européens. On a essayé l'immigration chinoise, qui en réalité était associée à un réseau de trafic jaune (Ibidem, p. 163), dans laquelle une grande partie des travailleurs, connus comme *coolies*, étaient recrutée de façon violente dans les ports de Hong Kong, Hanoi, Canton et Macao. Dans ces lieux, des groupes de Chinois étaient entassés dans des tentes, semi-nus, avec une plaque pendue au cou sur laquelle était peinte la lettre du point auquel ils étaient destinés : cela pouvait être C (Californie), P (Pérou), H (La Havane) ou S (les Îles Sandwich). Ils étaient recrutés individuellement et ils étaient, dans la plupart des cas, des condamnés, des prisonniers de guerre vendus, des parieurs endettés, des villageois et des pêcheurs enlevés de force. Ce nouveau modèle de trafic a eu pour première grande destination la colonie espagnole de Cuba dans les années 1840. Le gouvernement chinois interdisait et essayait (sans grande efficacité) de surveiller ce genre de trafic humain, également condamné par l'Angleterre. Immigration interdite et combattue par beaucoup, la tentative d'insérer des *chins* pour travailler dans les plantations de café définitivement abandonnée. Le stigmatisme chinois du pays vaincu et conquis par les puissances européennes, ajouté à l'image du *chim* comme « indolent, faible, sale, racialement inférieur », ont entraîné la faillite du projet. Un peu plus de 3.000 chinois sont arrivés au Brésil tout au long du 19^e siècle.

D'un autre côté, alors que la Chine vivait l'une des plus grandes crises de son histoire, son voisin, le Japon, commençait à prendre une place importante en Asie. Pour ce faire, il s'est basé sur une politique à caractère militariste-expansionniste (Doctrine *Okuma*), sur des idées nationalistes³, associées à des modèles occidentaux de législation (influence française), d'organisation militaire (influences allemande, française et anglaise), d'éducation (influence nord-américaine) et culminant dans le culte à l'Empereur. Comme sur une balance qui représenterait le jeu de pouvoirs en Extrême-Orient, le géant chinois descendait tandis qu'une nation minuscule montait, le Japon.

On observe des reflets de ces changements dans plusieurs œuvres publiées à cette période ; parmi elles citons une observation faite dans la chronique *Chineses e Japoneses*, de l'écrivain portugais Eça de Queirós, publiée en 1894. L'auteur y démontre de l'admiration pour le petit archipel du Soleil Levant qui cessait d'être le « Japon pittoresque » pour devenir rapidement le « Japon formidable » (Queirós, 1997, p. 12).

Le point de départ de ce processus rapide a été la Restauration *Meiji* (1867-68), important moment de l'histoire nipponne qui est fondamental pour la compréhension de ce qu'est la naissance du « Japon moderne ». Se moderniser sans perdre son essence était le défi japonais, au terme de plus de deux cents ans d'isolement qui ont marqué l'Ère *Tokugawa*.

Une des plus grandes peurs du gouvernement japonais était de succomber au pouvoir occidental comme cela s'était passé en Chine. Pourtant, les dieux étaient du côté des nippons, comme on peut le remarquer à travers les mots du sociologue et historien japonais N. Kitaro: « *Les dieux préconisaient [...] une moralité bien distincte des temps Tokugawa ; il ne suffisait plus au Japon de*

³ Les bases du nationalisme japonais s'appuyaient sur l'association d'éléments culturels, comme le *Bushido*, littéralement, le « chemin du guerrier » ; historiques, comme le *Kojiki* et le *Nihongi*, œuvres sur l'histoire à caractère mythologique du Japon ancien ; politico-philosophiques associés au néo-confucianisme et religieux, avec le shintoïsme, devenu religion d'État à partir de la Restauration *Meiji* (1868).

s'enfermer dans son isolement géographique, il lui fallait accomplir la mission d'édifier une Asie Orientale... » (cité par Ortiz, 2000, p. 28).

Mission qui, associée à un mélange d'admiration et de frayeur face à l'Occident (États-Unis, Angleterre, France et Allemagne), mais aussi à une extrême confiance dans les « dieux et l'Empereur », s'est transformée en moteur des directives prises par le nouveau gouvernement japonais. Plusieurs difficultés ont dû être affrontées: révoltes d'ex-samourais et de la population, crise agraire, explosion du taux de natalité, mais sur une courte période de temps le pays a trouvé la solution à ses principaux problèmes. Celle-ci a été basée sur le développement d'une efficace politique d'éducation, centrée sur l'Édit Impérial Éducationnel (1890) et sur la création d'écoles, d'universités et aussi sur le renforcement de la croyance à l'Esprit de Combativité (*Yamato Damashii*) et au Nipponisme (*Nihon Shugi*) comme éléments de cohésion nationale. La croyance démesurée à ces principes a été en grande partie à l'origine d'un projet d'expansion militaire qui a conduit au désastre japonais de la Seconde Guerre mondiale.

Au niveau international, les reflets de l'ascension nipponne ont pu être ressentis mondialement. L'annexion de l'archipel d'Okinawa (1872), la victoire sur la Chine (1895), et le triomphe sur le Géant russe (1905) ont donné au Japon le statut de puissance face à l'Occident qui, surpris par la force de ce petit pays, en a conçu quelques appréhensions. En 1881 le périodique *Japan Herald* publiait que « *les Japonais sont une race heureuse et qui se contente de peu, ce qui veut dire qu'ils ne réussiront pas grand chose* » (Dezem, 2005, p. 141).

Erreur majeure puisqu'en moins d'une décennie, les Japonais étaient déjà vus à travers le prisme du « Péril Jaune » (*gelb Gefahr*), une dénomination utilisée pour la première fois en Europe par le Kaiser Guillaume II d'Allemagne lorsqu'il avertissait les Russes de l'expansion nipponne en Asie.

La fin de l'esclavage (mai 1888) et la chute de la monarchie brésilienne, suivi de l'instauration de la République (novembre 1889), ont donné un ton plus efficace à la politique migratoire brésilienne tournée vers le « jaune ». De cette façon, après le rejet des projets d'immigration chinoise, on a commencé à songer, au début des années 1890, à la venue des immigrants japonais.

VARIATIONS SUR UN MÊME THÈME

L'IMMIGRANT JAPONAIS

Aux yeux d'une bonne partie de l'infime élite nationale, il s'agissait d'inaugurer au Brésil une « nouvelle phase » politique fondée sur les idéaux positivistes « d'ordre et progrès » sociaux. Entre les fondements qui promouvaient la modernité il y avait l'arrivée des immigrants dans le pays. Avant même son approbation par la Constitution républicaine, « *le gouvernement provisoire promulguait un décret-loi qui révélait le blanchissement en action dans la recherche d'immigrants* » (Skidmore, 1976, p. 155). Ainsi, toujours dans le gouvernement provisoire, le président Maréchal Deodoro da Fonseca a promulgué le Décret n° 528 du 28 juin 1890 qui réglementait le service d'introduction et localisation des immigrants au Brésil. L'article premier de ce décret stipulait qu'était :

« [...] entièrement libre l'entrée, dans les ports de la République, des individus valides et aptes pour le travail, qui n'étaient pas objet d'action criminelle dans leurs pays, à l'exception des indigènes d'Asie ou d'Afrique qui seulement avec autorisation du Congrès National peuvent être admis selon les conditions qui seront stipulées » (Demoro, 1960, p. 91).

À partir de ce moment, à savoir, la proclamation de la République, l'entrée massive d'immigrants européens a commencé, surtout vers l'état de São Paulo. La plupart de ces immigrants venaient comme des colons pour travailler dans les fermes productrices de café dans la région de Vale do Paraíba et dans la région de « l'ancien » Ouest *paulista* marqué par d'importants noyaux urbains comme Limeira, Campinas et Ribeirão Preto. Cependant, le 5 octobre 1892, la Loi n. 97 était promulguée, dont l'article 1^{er} affirmait :

« La libre entrée est permise, sur le territoire de la République, à des immigrants de nationalité chinoise et japonaise, pourvu qu'ils ne soient pas indigents, mendiants, pirates, ni objet d'action criminelle dans leurs pays, qu'ils soient valides et aptes au travail dans n'importe quelle industrie » (Idem. p. 97).

L'intention était de promouvoir l'exécution du Traité du 5 novembre 1890 avec la Chine et de célébrer un Traité de Commerce, Paix et Amitié avec le Japon. En même temps, il y avait l'intention de créer des légations et des consulats pour le

maintien et la consolidation d'une immigration possible, intention réaffirmée par la tentative de faire venir, à nouveau, des travailleurs chinois pour le travail du café. Les débats étaient toujours acharnés. Pourtant, le verdict était déjà confirmé pour le Chinois, comme l'indique le Sénateur Ubaldino Amaral en 1892 : « *La race chinoise est envahissante [...] ce qui est certain est qu'une fois le chemin ouvert et commencé le torrent, il n'y a personne qui puisse l'arrêter* ».

Si l'on considère la dynamique propre aux mythes, il est possible d'affirmer qu'une métamorphose s'est produite : le Japonais est devenu l'élément « nouveau » dans l'équation migratoire. Serait-il une deuxième option ? En réalité, le Japonais émergeait aux yeux des adeptes de l'immigration –et grâce à des facteurs externes comme l'ascension en Asie et le discrédit par rapport à la Chine– comme le principal dénominateur de cette « équation jaune » de laquelle le Chinois avait été enlevé pour faire place à l'option japonaise : « un bon travailleur, bon marché et docile ».

Pour garantir la viabilité de ce projet, José da Costa Azevedo, Baron de Ladário, a été envoyé en 1893 en mission spéciale en Extrême Orient (Chine et Japon), avec l'objectif de consolider les relations diplomatiques et de contacter les citoyens intéressés par l'émigration au Brésil. Malgré l'échec de la mission, qui n'est pas allée jusqu'au bout, Ladário a écrit au Président Floriano Peixoto pour manifester son opposition à l'immigration chinoise, selon lui « un mal moral pour le Brésil » ; néanmoins, il se disait favorable à l'immigration japonaise car au Japon il y avait « des travailleurs meilleurs et plus économiques » (Abranches, 1918, vol. 1, p. 484).

Influencé ou non par cet « avis » si emphatique, le gouvernement brésilien a interrompu les essais de rapprochement avec le gouvernement chinois. Au début de l'année 1895, les efforts se sont tournés vers l'établissement de rapports diplomatiques avec le Japon. Le sujet *immigration asiatique* est revenu à l'ordre du jour au Sénat et dans la Chambre des Députés, où beaucoup lamentaient l'échec de la mission en Extrême Orient. À ce moment, Carlos de Carvalho, ministre des Relations extérieures, cherchait à fixer un traité de commerce avec le Japon. Selon le ministre brésilien, les Japonais allaient « vivifier les forces agricoles et industrielles dans notre pays ». De tels efforts ont culminé dans le *Traité d'Amitié, Commerce et Navigation*, signé à Paris par les deux pays le 5 novembre 1895.

En réalité, le Japonais a gagné de la place dans les débats, car il a été présenté comme un courant migratoire possible. L'ordre politique commençait à changer aussi bien au Brésil qu'au Japon. Les rapports diplomatiques et même commerciaux entre les deux pays se trouvaient toujours dans la même situation depuis la (ré)ouverture du Japon vers l'Occident en 1854, c'est-à-dire qu'ils étaient pratiquement nuls. On savait très peu sur le Japon et son peuple, et on n'avait aucune information plus solide sur le profil du candidat à l'émigration.

Après des débats acharnés à la Chambre des députés, dans lesquels l'immigration japonaise a pu être évaluée de manière plus critique et moins « passionnelle », on a approuvé le projet relatif au *Traité d'Amitié* en 1896. Au Sénat, Quintino Bocaiúva, sénateur *fluminense* qui, des années auparavant, prononçait des discours en faveur de l'immigration chinoise au Brésil, a défendu le traité après avoir considéré que le courant migratoire suivrait le développement des relations commerciales. Selon lui, une fois établies les cellules d'immigration, le Brésil en profiterait puisqu'il y aurait un développement de sa marine marchande, qui serait présente dans des régions où son pavillon était pratiquement inconnu⁴. Il est intéressant de noter que les arguments de ce genre ne se sont pas manifestés de façon aussi claire pendant les débats précédents concernant les Chinois. La proposition de la création d'attaches commerciales liées à une politique mise en pratique par le gouvernement brésilien démontre une différence substantielle dans la façon de voir et de considérer les relations avec le pays du « Soleil Levant ». Après la rédaction finale, le projet qui approuvait le Traité Brésil-Japon, signé à Paris l'année précédente, a été envoyé à la signature présidentielle le 27 novembre 1896 (Bueno, 1995, p. 320).

Il est important de souligner qu'au Brésil, il n'y a pas que le gouvernement fédéral qui ait posé des obstacles législatifs à l'introduction des Asiatiques. En 1895, le gouvernement de l'état de São Paulo a promulgué la Loi n° 356, qui permettait uniquement l'entrée d'immigrés originaires des continents européen, américain et africain (canariens), tous de race blanche⁵. L'état de Minas Gerais, en revanche, à partir du Décret n° 612, de 1893, a développé une infrastructure nécessaire à la mise

⁴ *Anais do Senado Federal*, session du 21 septembre 1896.

⁵ *Collecção de Leis e Decretos do Estado de São Paulo de 1895-1896*.

en vigueur du mouvement d'immigration, admettant l'entrée d'Asiatiques. La même année, l'état de Rio de Janeiro étudiait la possibilité de l'introduction de cinquante Asiatiques.

En se basant sur les faits et les présupposés ici présentés, on peut affirmer que le peu de travailleurs chinois (*chins*) qui ont débarqué au Brésil au 19^e siècle sont devenus la référence dans les discours relatifs à « l'immigration jaune », jusqu'aux années 1890. Cette référence avait pourtant un caractère négatif, car on a *presque toujours* assisté à des débats et des critiques défavorables au *chim*. À part le fait que l'on considérait le Chinois comme le représentant d'une « race inférieure », la Chine était conçue et par les puissances européennes et par une bonne partie de l'*intelligentsia* brésilienne de l'époque, comme un Empire en décadence.

On a envisagé la transposition du modèle –de *race inférieure/nation inférieure*– à l'immigrant japonais, stigmatisé initialement comme le représentant de la « race jaune ». Presque immédiatement cette « tache » a commencé à être questionnée et à se modifier avec la victoire japonaise contre la Chine en 1895. Elle a changé presque radicalement avec la consolidation du Japon comme principale puissance asiatique, après sa victoire incontestable contre les Russes en 1905. Ce fait a interféré sur le contenu des discours relatifs au Japonais, aussi bien pour ceux qui étaient plutôt « nippophiles » que pour les discours « anti-nippons », au Brésil et à l'étranger. À partir du début du 20^e siècle, la différence entre les « jaunes » est devenue évidente : au Chinois, on attribuait le rôle de *servir l'homme blanc* ainsi que ceux qui s'auto-intitulaient les « blancs » d'Asie, les Japonais (Dezem, 2005, p. 119).

IMAGES ET DISCOURS

NUANCES DU « JAUNE »

Inspiré par les débats sur la Question Chinoise (1879), je cherche dans cette section, à présenter *ab initio*, comme principal hebdomadaire illustré entre les décennies 1870 et 1880, la *Revista Illustrada*. Elle « représentait » les travailleurs chinois ou *chins*, les premiers immigrés « jaunes » arrivés au Brésil (en nombre réduit) au début du 19^e siècle (Dezem, 2005). Le ton ironique des dessins humoristiques du journaliste Ângelo Agostini (1843-1910) a contribué à la

consolidation des stéréotypes relatifs à cet élément, constatation que je nomme « équation jaune », dans laquelle « l'autre » dénominateur serait le Japonais.

Les stéréotypes véhiculés par rapport au *chim* ont matérialisé une image *négative* de cet élément, qui, en plus de voir son image associée à « ses tresses », a toujours été mentionné comme « paresseux », « dépendant de l'opium », « voleur de poules », « pas hygiénique », « arriéré », « superstitieux », « racialement inférieur » etc. Dans un premier temps, la perpétuation de ces stigmates dans l'imaginaire collectif, selon l'historien de l'art E. Gombrich, est due au fait que nous avons tous la faculté de « fabriquer » des mythes ; c'est dans cet univers de *mythologisation du monde* que le dessinateur joue un rôle important et, peut-être le seul « *rôle lorsqu'il met toute une chaîne d'idées ou une idée plus complexe dans une image inventive* » (Gombrich, 1999, p. 130-139) de façon à ce que le lecteur puisse capturer le tout dans un simple regard.

Dans le cas du *chim*, son image est restée également associée à celle d'un élément « transitoire ». Le fait que l'immigration d'un nombre significatif de travailleurs chinois ne soit pas devenue réalité au Brésil a eu comme conséquence la presque disparition du mot *chim* dans les discours sur l'immigration ; on l'a remplacé par le terme *japonais*. Néanmoins, on assiste, tout de même, à la permanence de quelques éléments appartenant à l'imaginaire concernant le travailleur chinois. En association ou comme contrepoint de l'autre élément « jaune » (japonais), le fait est que les dessinateurs ont perpétué l'image du *chim* jusqu'au tout début du XX^e siècle. Ils en ont établi le portrait — comme Angelo Agostini — en utilisant de façon parfaite ce qu'E. Gombrich appelle « les ressources de l'arsenal du dessinateur », à savoir, sa capacité/nécessité de condenser dans un dessin « le fugace et le permanent, l'allusion immédiate et la caractérisation à long terme » (Idem. p. 137).

Les images, dans notre cas les dessins de presse, ont une importance extrême car elles nous permettent non seulement d'étudier « l'usage des symboles dans un contexte circonscrit », mais également de « découvrir quel rôle ils peuvent jouer dans les casiers de notre esprit » (Ibidem, p. 127). C'est à partir de cette proposition que je mets l'image et le mot, l'un à côté de l'autre, fait qui peut être constaté dans le *discours écrit* par rapport au Japonais et qui s'est montré, depuis la fin des années 1890, dissocié du *chim*. D'un autre côté, à quelques reprises l'*image* du *chim* venait

associée à celle du Japonais. Pour mieux comprendre de quelle façon l'image du Japonais commençait à être *mythologisée*, j'utilise dans cet article un petit ensemble d'images, d'articles et même une « enquête » produits par les revues illustrées *O Malho* et *Revista da Semana*, périodiques en circulation à partir de 1902.

Lors de mes recherches avec les premières éditions des périodiques, j'ai trouvé dans l'édition de mars 1903 la représentation d'une *geisha*, première image publiée sur le Japon dans le magazine *O Malho*⁶. Quel est l'effet de ces dessins dans l'imaginaire collectif national ? Peut-on affirmer que « l'arrivée » des Japonais au Brésil a eu lieu par le biais de ces publications ? À partir de ces questionnements, je souhaite mettre en rapport le discours oral et écrit avec l'image, en me centrant sur la figure du Japon et des Japonais sous le regard de l'opinion publique nationale (Saliba, 2002, p. 80), porteuse d'une image stéréotypée du Chinois, l'une des nuances du « jaune ». Pour répondre, en partie, à ces questions, j'utilise une curieuse enquête réalisée par le magazine *O Malho* avec ses lecteurs entre mars et avril 1904, tout de suite après le début de la Guerre Russo-Japonaise (1904-1905).

On observe qu'entre 1903 et 1908 on a enregistré la *déconstruction/construction* de la figure associée au Japon et aux Japonais. Le principal responsable de cela a été —pas seulement au Brésil— le conflit russo-japonais, interprété ici comme un élément de *mise au point* dans les discours en rapport avec l'idée du « péril jaune ». Avec la victoire japonaise, les doutes qui planaient sur le potentiel réel du Japon ont été confirmés et ce qui était *exotique* pour certains est devenu *dangereux*. La république brésilienne naissante fait partie de cet ensemble de pays qui ont vécu le changement conceptuel. L'imaginaire national en ce qui concerne le Japonais, encore dans la transition du 19^e vers le 20^e siècle, respirait les airs du *japonisme*, tandis que certains pays comme le Pérou et, surtout, les États-Unis, vivaient un moment de redéfinition des discours concernant l'immigrant japonais qui s'y installait. Cela a une extrême importance pour comprendre la différence entre le Brésil et les deux autres pays d'immigration. L'opération de *déconstruction* du mythe de « pays des geishas » et de l'esthétique *naïve* associée au *japonisme* a été mise en évidence à partir de la publication de l'œuvre *No Japão*, du

⁶ *O Malho*, Rio de Janeiro, n° 26, année II, 14 mars 1903.

diplomate Oliveira Lima (1903). En même temps, on commençait à bâtir le mythe du « pays des samourais », ou d'un Japon imbattable, d'un peuple brave et héroïque. Basées sur des métaphores occidentales, aucune de ces images ne se diluera totalement : celle de la *geisha*, associée à l'exotique et au fragile, la personnification des mystères de la femme japonaise ; celle du *samourai*, associée au guerrier et au militaire, modèle de force et de discipline. Ce processus de transformation des représentations du Japonais dans l'imaginaire national peut être constaté dans les discours véhiculés postérieurement, à partir de l'arrivée des immigrants japonais au Brésil (1908).

LE SCRUTIN RUSSO-JAPONAIS

LE SYMPATHIQUE NIPPON ET LE COLOSSE RUSSE

Au début du mois de mars 1904, juste après le début des hostilités entre la Russie et le Japon en Extrême Orient, le magazine illustré *O Malho* a invité ses lecteurs à participer à un vote libre sur qui, des Russes ou des Japonais, vaincrait la guerre. Ledit *Escrutínio Russo-Japonez* a trouvé sa place dans six éditions de ce magazine⁷ ; cela a commencé dans la première semaine de mars 1904 et s'est terminé avec la publication du résultat final du vote dans la première semaine d'avril. Le scrutin était basé sur un questionnaire simple composé de trois questions :

- 1- *Etes-vous intéressé au conflit Russo-Japonais ?*
- 2- *Pour lequel des deux pays manifestez-vous vos votes ?*
- 3- *Pourquoi ?*

Cette intéressante initiative a surpris même les mentors de l'enquête. Pendant la première semaine le volume des lettres était si grand que « l'on pouvait mal supposer que notre idée aurait la portée qu'elle a eue et que des milliers de réponses arriveraient entre nos mains ». On remarque, par la surprise des rédacteurs, qu'il n'y avait rien de prétentieux dans l'initiative, car ce qui pourrait n'être qu'un amusement du magazine a fini par devenir un « miroir » de la mentalité d'une bonne partie des lecteurs de la région Sud-Ouest et Nord-Est du pays, et même de quelques étrangers

⁷ *O Malho*, Rio de Janeiro, n^{os} 77,78,79,80,81 et 82, année III. 5 mars à 9 avril 1904.

installés au Brésil. À la fin du scrutin, le magazine avait reçu un total de presque six mille lettres, mais seulement une petite partie du total envoyé à la rédaction d'*O Malho* ont été publiées. La plupart des lettres étaient signées de pseudonymes.

Le 10 mars, après le premier comptage des votes, le résultat partiel était le suivant :

| | |
|-----------------------------|------------------------|
| <i>Pour le Japon</i> | 549 votes |
| <i>Pour la Russie</i> | 231 votes ⁸ |

On constate que cette marge favorable de voix pour le Japon a augmenté de façon significative même après l'attaque surprise effectuée par les Japonais contre une base navale russe à *Port Arthur* un mois avant l'enquête. Quelle serait la raison de cette sympathie envers le Japon ? Serait-elle uniquement le résultat de la guerre en soi, dans laquelle le géant russe était « mal vu », puisqu'il représentait le retard d'un « régime monarchique, autocratique » aux yeux de la jeune république brésilienne ? Serait-il lié à ce soi-disant « péril slave », identifié avec les plans russes d'expansionnisme en Asie ? Ou est-ce que cette sympathie était déjà cultivée depuis un certain temps, non seulement par ceux qui admiraient les « choses du Japon », mais aussi par ceux qui voyaient dans ce petit pays — qui se développait à chaque jour, voué au progrès et en accord avec la civilisation occidentale — un modèle ? Admiration ou méconnaissance de la part des lecteurs ? Admiration et méconnaissance de « l'autre » ont coexisté, produisant quelques distorsions.

Certains, comme le lecteur Odagab Arievilonoch, évoquaient la patrie et alertaient contre le danger d'une expansion japonaise dans le monde. Parce qu'il était *brésilien et patriote*, il désirait la victoire russe, car si cela ne se passait pas « [...] la Victoire des enfants du Nippon mettrait en pratique ledit "Péril Jaune", pas seulement pour le Brésil, comme pour le monde en général ».

Dans d'autres lettres favorables à la victoire russe, les Japonais étaient fréquemment accusés d'avoir « provoqué lâchement la guerre », « déloyaux », « perfides », « traîtres », « bandits de l'Orient », « race fière et semi-sauvage ». Pour

⁸ *Idem.*

ce petit nombre de lecteurs qui étaient favorables à la Russie, la race jaune devait être détruite, c'est-à-dire, battue pour que le « péril jaune soit détruit ».

Pour le lecteur Annibal Falcão, dont l'opinion est totalement opposée aux Japonais, le vote massif favorable aux *jaunes* est du au « manque de connaissances historiques et géographiques de la part des lecteurs », fait qui démériterait la raison d'être du scrutin qui, à son avis, n'avait pas de logique. Aussi éloquents que puissent sembler les opinions explicitées par rapport au Japon et son peuple, jusqu'à ce moment elles étaient moins nombreuses.

Pour comprendre les motifs qui ont conduit à la sympathie pour le Japon et pour les Japonais, je me détiens sur la variété d'adjectifs adoptés par les lecteurs pour expliquer les raisons pour lesquelles ils avaient voté en faveur du Japon. Le petit archipel nippon était vu comme « la noble nation du soleil levant », « intrépide et audacieux », possédant une « grandeur militaire » qui « marche à longs pas vers le progrès ». À son tour, le peuple japonais était, selon l'avis des lecteurs, un portrait fidèle de la nation. À ce moment-là, si le gouvernement japonais avait eu en mains cette enquête, il aurait été satisfait de la façon dont on voyait « l'héroïque peuple japonais, le plus progressiste au monde ». Toujours idéalisés avec « sympathie », les Japonais étaient fréquemment cités comme « civilisés », « patriotiques », « braves », « courageux », « patients », « laborieux », « virils », possédant un « goût esthétique raffiné » et admirés pour le fait de « mépriser la mort »⁹.

D'autres lecteurs, comme José Barroso, originaire de Santos, voyaient le Japon comme le pays « le plus civilisé au monde, après notre cher Brésil » et exprimaient des vœux pour que la victoire japonaise donne « une leçon à la vieille Europe décrépite ! ». Il conclut sa lettre avec son souhait en faveur de la « [...] victoire du Japon, car elle est aussi nécessaire que l'aliment pour le corps. Dieu est juste, il protégera ce peuple héros »¹⁰.

Le 9 avril 1904, dans l'édition numéro 82 d'*O Malho*, les lecteurs ont été informés de la fin du scrutin. Après un mois, les rédacteurs ont plaidé le nombre

⁹ *O Malho*, Rio de Janeiro, n^{os} 77, 78, 79, 80, 81 et 82, année III. 5 mars à 9 avril 1904.

¹⁰ *O Malho*, Rio de Janeiro, n. 78, année III. 12 mars 1904, p. 18.

excessif de réponses pour arrêter l'enquête. Le résultat final a été marqué par la « victoire triomphale du Japon » comme cela aurait lieu dans la réalité un an et demi après :

| | |
|-----------------------------|---------------------------|
| <i>Pour le Japon</i> | 4.169 votes |
| <i>Pour la Russie</i> | 1.132 votes ¹¹ |

En se basant simplement sur ces chiffres, peut-on affirmer que le mythe de la supériorité de la race blanche était affaibli au Brésil ? Était-on à l'avant-garde d'un nouveau standard racial, dans lequel le jaune trouvait sa « place au soleil » ? On en est loin. À mon avis, ce résultat exprime que la notoire sympathie et admiration pour le *distant* Japon et pour le peuple japonais était le fruit d'une idéalisation par une bonne partie des lecteurs participants qui, en utilisant des stéréotypes pour définir leur vote, indiquaient leur (mé)connaissance sur le « nouveau » Japon naissant.

Par le gros volume de lettres reçues (près de 6.000), aussi bien que par le contenu des opinions des lecteurs sur les résultats de la guerre, il est possible d'envisager un portrait de l'univers national en transformation. Celui-ci ressort du manque de variabilité au niveau de l'information sur les deux pays qui venaient d'entrer en guerre. Et pour définir les raisons de leurs voix, les lecteurs utilisaient généralement des stéréotypes. Lecteurs qui, dans la plupart des cas, admiraient le Japon et les Japonais grâce à un élément que le Brésil et les Brésiliens n'avaient pas encore réussi à sacraliser : *la nation*. Le Japon était devenu sympathique (même si c'était pour des raisons « inexplicables » pour certains lecteurs), tandis que les Russes (même appartenant à la *race blanche*), gouvernés par le Tsar Nicolas II et associés au régime monarchique autocratique, étaient vus négativement par les lecteurs, qui établissaient des rapports entre la « décrépite » monarchie russe et la défunte monarchie brésilienne. Il est curieux d'observer qu'à aucun moment les lettres ne font référence au système de gouvernement japonais (Monarchie Constitutionnelle) comme quelque chose de « négatif » ou même « positif », alors que ce même gouvernement avait placé, dans le culte de l'Empereur – considéré comme figure divine – l'axe principal qui a fini par conduire le pays vers un nationalisme à caractère exacerbé et militariste.

¹¹ *O Malho*, Rio de Janeiro, n° 82, année III. 9 avril 1904, p. 21.

Selon moi, une série de dessins et articles publiés dans les revues illustrées *O Malho* et *Revista da Semana* pendant les années 1903 et 1908 ont joué un rôle important dans la (re)formulation des discours présents dans l'imaginaire collectif national. Je constate qu'à partir de ce premier moment, le Japon et le Japonais ont commencé à faire partie du quotidien de la presse illustrée brésilienne.

IMAGES DU JAPON

JAPONISME, GUERRE, MŒURS, PROPAGANDE ET PÉRIL JAUNE

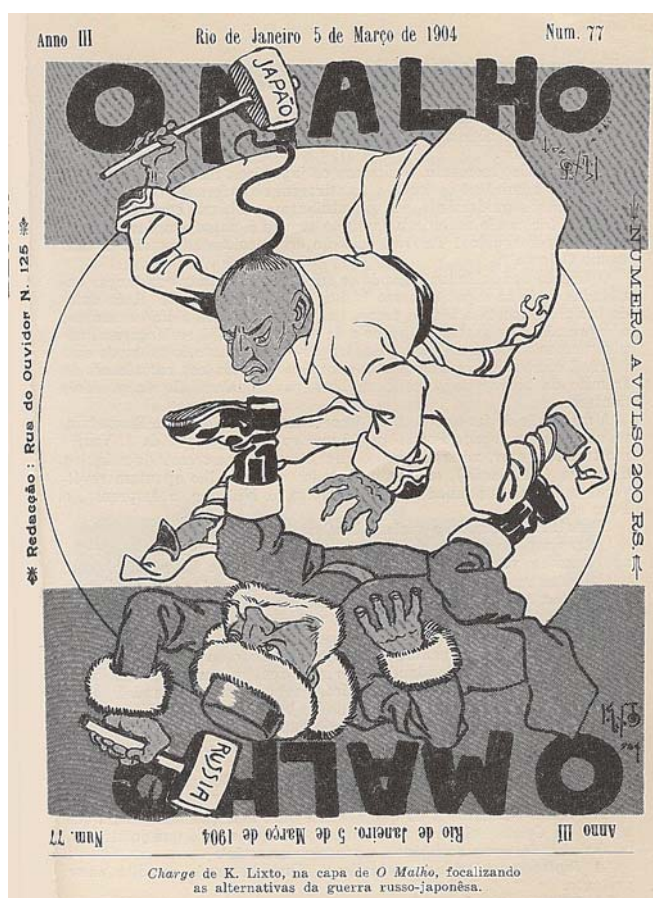
Il n'y avait pratiquement aucune diffusion par la presse nationale d'images et d'articles sur le Japon pendant la période qui a précédé la conflagration de la Guerre Russo-Japonaise. Le peu de connaissance publique que l'on avait sur « les choses du Japon » venait pour la plupart des œuvres produites par des auteurs étrangers, qui diffusaient les images construites par le *japonisme*, dans lequel « l'autre »—dans ce cas le Japonais— est idéalisé par ses attributs esthétiques, vus par l'Occident comme exotiques. Même si l'idée du « péril jaune » circulait, ses effets au Brésil —à ce moment et en dehors du cercle réduit des diplomates et politiques— n'ont pas eu autant de résonance qu'aux États-Unis et dans d'autres pays qui avaient reçu des immigrants japonais sur leur territoire. L'imaginaire national était encore dans sa « lune de miel » avec les valeurs rhétoriques et esthétiques du *japonisme*. L'intelligentsia et les autorités politiques brésiennes n'ont commencé à se rendre compte du *cauchemar* du « péril jaune » qu'à partir du moment où sont arrivés au Brésil des « ambassadeurs du victorieux Japon » (immigrants japonais) par le biais des accords signés en 1907. Ainsi, les années de 1903 à 1908 représentent une période de transformations dans la façon dont le Japonais a été vu et représenté au Brésil.

Quelles images sur les Japonais ont été matérialisées sous l'influence des discours produits et diffusés pendant la guerre ? Quels nouveaux discours ces images ont-elles aidé à construire ou démystifier ?

Étant donné la couverture journalistique soutenue par *O Malho* et par la *Revista da Semana* à partir du début du conflit russo-japonais, les articles et les images en relation avec le Japon, jusqu'à ce moment inexistantes, ont commencé à être publiés

dans presque toutes les éditions de ces périodiques. Une grande partie du matériel édité sur ce thème a été reproduite à partir de la presse anglaise et française.

Le Japon chinois, dessin de K. Lixto (*O Malho* – 1904)



C'est dans ce contexte de « doutes » qui planaient sur le vainqueur du conflit qui venait de commencer, que le magazine *O Malho*, dans l'édition du numéro 77 du 5 mars 1904, a publié sur sa couverture un dessin de K. Lixto

(1877-1957), un des grands noms de la caricature nationale de cette période. Il est important de rappeler que dans cette même édition, le *Scrutin Russo-Japonais* avait débuté. Dans le dessin, qui montre la lutte du représentant « russe » contre le représentant « japonais », une première donnée mérite notre attention : la façon originale dont le dessin de la couverture du magazine a été idéalisé avec l'utilisation de la technique du *trompe l'œil*, qui offre la possibilité de renverser la page de manière à ce que l'adversaire qui est en haut soit en bas et vice-versa, donnant au lecteur la « liberté » de choisir le probable vainqueur... Une autre donnée est la figure du représentant « japonais » ; lorsqu'on l'observe de façon attentive, il est possible de s'apercevoir qu'il s'agit, en réalité, de la figure d'un « Chinois » puisque la *tresse* (héritage de la dynastie *Mandchou* en Chine) dénote cet aspect. Plaisanterie de K. Lixto ou résultat de la méconnaissance par rapport au Japon et aux Japonais ?

Selon nous, l'image du Japonais/Chinois dénote une certaine « méconnaissance » qui pourrait être considérée comme expression de l'imaginaire collectif brésilien qui était relativement ambigu par rapport aux orientaux. En principe, il ne semblait pas important d'identifier le « vainqueur » (tout au long de la guerre on remarque qu'une bonne partie des lecteurs du magazine et de l'opinion publique « supportaient » les Japonais) et qu'aux yeux du dessinateur c'était la même chose. Cette confusion, si elle a vraiment existé, a été résolue après la fin de la guerre entre Russes et Japonais.

Dans le but d'informer les lecteurs sur celui qui était le « brave » opposant des Russes, on a publié pendant la guerre une série d'articles sur les mœurs japonaises. Presque rien n'était dit sur la Russie ou les Russes. La presse nationale, dans l'esprit du scrutin, paraissait émerveillée par le fait qu'un « pays exotique et de race jaune » puisse vaincre « le colosse blanc russe ».

Dans presque toutes les éditions de l'année 1904 des périodiques en question, nous avons identifié des articles et des images sur la guerre. Dans le magazine *O Malho*, par exemple, on trouve des rubriques hebdomadaires ayant pour titre « Dessins Japonais » et « Mœurs Japonaises », tandis que dans le magazine *Revista da Semana*, les thèmes en rapport avec le Japon faisaient partie de la rubrique « Curiosités Mondiales ». Le contenu des articles dans ces

rubriques idéalisait les Japonais, qui n'étaient plus vus uniquement sous la forme d'une inoffensive et mystérieuse *geisha*, mais aussi comme « les volontaires de la mort » –expression présente dans un article publié dans la rubrique « Mœurs Japonaises » d'*O Malho* en juillet 1904. En soi, l'épithète « volontaires de la mort » pour désigner les Japonais crée un impact. On y voit l'intention des rédacteurs de démontrer la « sensible morale japonaise » lorsqu'ils décrivent l'importance donnée aux questions liées à *l'honneur*, valeur essentielle dans la culture nipponne.

Selon l'article, il y avait une habitude, dans le cas où un Japonais était insulté ou commettait un geste qui blessait son honneur ou celui d'autrui, de pratiquer l'autopunition comme démonstration de la reconnaissance de son erreur et de la préservation de l'honneur. Cette autopunition pouvait s'exprimer simplement dans l'acte de se raser la tête ou, dans des cas plus extrêmes, se terminer en suicide. La « mort volontaire » au Japon –présente dans l'imaginaire japonais– était appelée *seppuku*, qui signifie « ventre coupé » (lecture à la mode chinoise, mais élégante et savante). En Occident, cette action était connue comme *hara kiri* (lecture vulgaire occidentalisée). Cette habitude, « même adoucie par la civilisation occidentale », ne manquait pas d'être extraordinaire et pouvait, selon l'auteur (inconnu) de l'article servir de leçon aux Brésiliens « habitués à voir faillir la justice publique, et même la justice Divine (!) »¹².

D'autres articles au tour plus léger, traitant de thèmes non moins exotiques aux yeux des rédacteurs et des lecteurs, offraient des éclairages sur les aspects religieux de la culture japonaise, comme par exemple l'article « Les Religions Japonaises », de F. Mendes Junior, publié dans la rubrique « Curiosités Mondiales » de la *Revista da Semana*, en août 1904. Aux yeux de Mendes Junior, le culte shintoïste était quelque chose de « simple » car le peuple japonais, vu comme porteur d'un caractère *calme* et *traditionaliste*, n'appréciait pas les « choses difficiles » et donc ses « dieux n'étaient pas exigeants »¹³. En plus, dans

¹² « Os voluntários da Morte », (in) *O Malho*. Rio de Janeiro, n° 97, année III. 23 juillet 1904, p. 18.

¹³ Rubrique Curiosités Mondiales –« Les religions japonaises », *Revista da Semana*, n° 222, 14 août 1904, p.1469-1471.

les premières lignes de l'article, l'auteur fait une curieuse synthèse de la façon dont le Japon était vu *jusqu'à* ce moment, comme un *rare et extraordinaire Musée* :

« Il n'y a rien plus à propos actuellement qu'une petite recherche sur les mœurs et les usages anciens des Japonais. Jusqu'à présent, le grand empire de l'Extrême Orient était considéré comme une *curiosité que le reste du monde civilisé allait voir et examiner comme s'il s'agissait d'un rare Musée* dans lequel il y avait une multitude de petits objets d'art aussi rares et appréciés par les occidentaux.

Dans cette collection, les êtres humains constituaient la première partie et la plus admirée de l'extraordinaire Musée. Examiner un Japonais ou une Japonaise, étudier ses habitudes, apprécier ses mœurs, admirer son activité constituait, auparavant comme *aujourd'hui, une diversion en même temps chère et convoitée par les Européens. [...] les Japonais, petits habitants, nerveux, vifs, originaux en tout, mais parfaits en tout, même dans les choses les plus insignifiantes qu'ils utilisent* ».

L'utilisation d'images de femmes occidentales en costume typique japonais était en vogue en Europe dans les années 1860 et 1870, quand le *japonisme* était à la mode. Cette mode a persisté dans l'imaginaire collectif national par les traits et les articles dans les périodiques qui, en temps de guerre, voyaient dans le Japon la personnification du *soldat* et en temps de paix, faisaient appel à la figure de la *geisha*. Un exemple de cette persistance a été la publication en décembre 1905 du sonnet « Geisha –impression », dont l'auteur était Olgario Carneiro da Cunha. Dans le sonnet, l'auteur décrit une scène soi-disant « inoubliable » pour lui, dans laquelle un marin pose un « léger baiser » sur le front d'une « mignonne geisha, tête et belle » qui vivait dans le « Japon sombre ». Cette vision a fait que l'auteur, en extase, se répète à lui-même, dans les dernières lignes du sonnet qu'il veut « être marin »¹⁴.

La sympathie pour le Japon et les Japonais peut aussi être vue à travers la publicité de produits les plus variés dans les revues illustrées qui n'utilisaient pas seulement *l'image du Japonais*, mais aussi cet adjectif pour nommer quelques produits. Cela a été le cas du *Savon Japonais*. Les phrases courtes de cette

¹⁴ « Gueisha – Impression » par Olgario Carneiro Cunha. *Revista da Semana*, Rio de Janeiro, n° 290, 3 décembre 1905, p. 2932.

publicité ont été très constantes dans le magazine *O Malho*¹⁵ et ont transformé le savon en un produit *presque miraculeux* :

- « Le savon japonais – Rend la peau plus belle, plus attrayante et charmeuse »
- « Les cheveux seront doux et parfumés »
- « La peau devient fine et satinée ».

Trois ans après la fin de la guerre, le 20 juin 1908, juste après l'arrivée du premier groupe d'immigrants japonais au Brésil, le sirop *Bromil*, dans sa publicité « Même au Japon »¹⁶ publiait une scène dans laquelle on voit une geisha et un officier de la marine brésilienne qui parlent sur le climat au Brésil et les propriétés « miraculeuses » du sirop. On remarque dans cette représentation la persistance d'un imaginaire toujours associé à des idéalizations ayant pour base des histoires telles celle de l'opéra *Madame Butterfly* (1904) de Giacomo Puccini.

Au début de 1908, *O Malho* a publié une autre publicité intéressante de médicament dont le titre était « Entre Asiatiques »¹⁷, et dans laquelle, pour la première fois, il est possible d'identifier les figures d'une femme japonaise et d'un Chinois. Dans le dialogue entre les deux représentants de la « race jaune », alors que le Chinois questionne la Japonaise si elle était au Brésil aussi pour « peupler le sol », elle répond négativement et dit qu'elle est « suffisamment riche » et « n'a pas besoin de travailler ». Dans ce court et pourtant symbolique dialogue, passe une synthèse de la façon dont étaient évalués les Chinois, *avec des tresses et dans une catégorie inférieure à celle des Japonais*, vus comme *riches* et représentés (encore) par la *figure féminine*.

Il est certain que, même après les transformations sur la scène internationale et nationale, quelques images en rapport avec le « jaune » ont persisté, tandis que d'autres ont disparu de la presse illustrée. L'imaginaire concernant le Chinois/*chim* portait toujours le stigmate des débats qui avaient eu lieu trente

¹⁵ *O Malho*, Rio de Janeiro, n° 94, année III, 2 juillet 1904, p. 20.

¹⁶ « Até no Japão ! », *O Malho*, Rio de Janeiro, n° 301, année VII, 20 juin 1908, p. 10.

¹⁷ « Entre Asiatiques », *O Malho*, Rio de Janeiro, n° 227, 4 janvier 1908, p. 40.

ans auparavant (Question Chinoise, 1879), aussi bien que dans le cas du Japonais, il y avait la persistance de la figure féminine et exotique. Pourtant, après la Guerre Russo-Japonaise (1904-1905) on a créé de « nouvelles images » du Japon, ce qui a contribué à dissocier son image de celles des Chinois dans l'imaginaire national.

Entre Asiaticos, publicité du médicament La Santé de la Femme (*O Malho*—1908)

CINTAS ABDOMINAES



MODELO N. 2 (Universal)

Preço..... 150000
De mais de 100 centímetros... 200000

As vantagens das Cintas marca TEUFEL são as seguintes :

- 1.ª As cintas de qualquer modelo tem um corte anatomico perfeito.
- 2.ª Adaptam-se perfeitamente ao corpo, sem provocar incommodo ao baixo ventre.
- 3.ª Quando bem applicadas, nunca se deslocam.
- 4.ª Sustentam e suspendem de uma maneira perfeita os orgaos abdominaes.
- 5.ª Podem ser alargadas ou estreitadas a vontade.
- 6.ª Aliviam os encomodos da gravidez.
- 7.ª Impedem a distensao exagerada do ventre durante a gravidez.
- 8.ª Diminuem os perigos do parto.
- 9.ª Favorecem, depois do parto, da maneira a mais efficaz, a volta do ventre as suas dimensoes normaes.
- 10.ª Constituem o melhor e o mais seguro meio para a conservacao da belleza corporal, durante a gravidez e depois do parto.
- 11.ª Impedem de um modo efficaz o parto prematuro.
- 12.ª Offerecem immediato alivio nas quedas da madre, nos desviosmentos uterinos, etc.
- 13.ª Offerecem apoio efficaz e salutar no caso de atroamento dos orgaos abdominaes.
- 14.ª Offerecem a melhor e mais segura proteccao ao abdomen depois das operacoes praticadas nesse orgao.
- 15.ª Sao incomparaveis na sua efficacia contra as hernias umbelicasas.

Enviam-se prospectos e indicaçoes da maneira de tomar medidas a quem as pedir aos

Unicos Depositarios:
LOUIS HERMANNY & C.
RUA GONÇALVES DIAS 52 E 65
E 130 AVENIDA CENTRAL, 130 -- Rio de Janeiro

ENTRE ASIATICOS



TRADUCCAO AO PE... DAS FIGURAS...

O CHINEZ:—Oh! V. Ex. pelo Brazil? Vem tambem povoar o solo?
A JAPONEZA:—Não! Sou bastante rica lá no Japão e não preciso de trabalhar... Vim ao Brazil apenas para poder povoar o solo japonês, curando-me de uma porçao de molestias originadas no utero. Para isso estou tomando 'A Saude no Malho' e já me sinto quasi boa.
Deposito geral: Drogeria Pascho, rua dos Andrads 59, Rio. Depositarios em S. Paulo e Santos, Drogerias Baruel e Colombo

Il est possible d'affirmer que, jusqu'à ce moment et même après, aucun élément étranger n'a été dépeint au Brésil avec autant d'enthousiasme et d'euphorie que les Japonais, dans un laps de temps aussi court (1903-1905). Avant l'arrivée des immigrants japonais au Brésil, les images diffusées par la presse en rapport avec cet élément avaient encore un air exotique, merveilleux, féminin. Une bonne partie de l'opinion publique était alimentée par cette forme d'idéalisation de la figure du Japonais qui, lors de son arrivée au Brésil, a causé de l'étrangeté.

Malgré le fait que le Japon soit devenu une puissance, un modèle de progrès à suivre, l'arrivée des premiers immigrants japonais a aidé à la diminution de la distance entre « le réel et l'imaginaire ». Le contact avec le « réel » a changé la perspective d'une partie de la presse illustrée : exalté d'abord, le Japon était maintenant vu de façon stéréotypée. On a récupéré l'arsenal des stéréotypes utilisés antérieurement contre les Chinois et, maintenant dans un autre contexte, on l'a adapté aux Japonais.

Un exemple de ces changements peut être vu dans le dessin « Immigration Japonaise » publié dans le magazine *O Malho*, en décembre 1908¹⁸ (six mois après l'arrivée du premier groupe d'immigrants japonais au Brésil). Très proches des dessins publiés par la *Revista Illustrada* à la fin 1870, les images et les discours étaient chargés de marques négatives inspirées par des questions raciales, religieuses, culturelles, sans mentionner les questions de concurrence au travail, où le Japonais apparaît comme un sérieux concurrent du travailleur national parce qu'il peut « survivre » avec des salaires plus bas. L'image de cet immigrant en sol brésilien a été associée à celle de son pays, configurant le Japonais comme un élément beaucoup plus « dangereux » que le Chinois.

¹⁸ « Imigração Japoneza ». *O Malho*, Rio de Janeiro, n° 325, ano VII, 5 décembre 1908, p. 9.

Immigration japonaise (O Malho – 1908)



L'idée de « péril jaune », qui était débattue et combattue dans des pays comme les États-Unis, devenait une (possible) réalité au Brésil. Cela parce qu'elle n'était plus une figure « imaginée » par les intellectuels, hommes politiques et journalistes nationaux, mais se présentait comme une composante du quotidien national.

L'opinion publique avait à peine « digéré » les éléments positifs et inoffensifs du *japonisme* mélangés à l'euphorie des victoires du « Grand Japon », lorsque les Japonais ont débarqué au Brésil, en apportant avec eux un « nouvel » ingrédient à rajouter dans l'imaginaire collectif sur la figure de l'oriental : le péril jaune ou, comme disaient les politiques et les intellectuels nord-américains, *new Oriental peril*.

(Traduit du brésilien par Mariana Teixeira Marques)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABRANCHES, D. (1918) : *Governos e Congressos da República dos Estados Unidos do Brasil*. São Paulo, vol. 1.
- BUENO, Clodoaldo (1995) : *A República e sua Política Exterior (1889-1902)*. São Paulo, Edunesp/IPRI.
- DEMORO, Luís (1960) : *Coordenação de Leis de Imigração e Colonização*. Rio de Janeiro, Instituto de Imigração e Colonização.
- DEZEM, R. (2005) : *Matizes do « amarelo » : a gênese dos discursos sobre os orientais no Brasil (1878-1908)*. São Paulo, Associação Editorial Humanitas.
- GOMBRICH, E. H. (1999) : *Meditações sobre um cavaleiro de pau. E outros ensaios sobre teoria da arte*. São Paulo, Edusp.
- HUNTER, J. E. (1989) : *The emergence of Modern Japan : an introductory history since 1853*. New York, Longman.
- ORTIZ, Renato (2000) : *O próximo e o distante : Japão e Modernidade – Mundo*. São Paulo, Brasiliense.

QUEIRÓS, Eça (1997) : *Chineses e Japoneses*. Série Oriental, Lisboa, Edições Cotovia.

SALIBA, Elias T. (2002) : *Raízes do Riso. A representação humorística na história brasileira : da Belle Époque aos primeiros tempos da rádio*. São Paulo, Companhia das Letras.

SKIDMORE, Thomas E. (1976) : *Preto no Branco : raça e nacionalidade no pensamento brasileiro*. Rio de Janeiro, Paz e Terra.

Sources primaires

Anais do Senado, sessões de 6/1892.

Anais do Senado Federal, sessão de 28 de outubro de 1895.

Anais do Senado Federal, sessão de 21 de setembro de 1896.

Collecção de Leis e Decretos do Estado de São Paulo de 1895-1896

Revista Illustrada (1878-1879), Biblioteca Nacional, Rio de Janeiro, Brasil.

Revista da Semana, Edição semanal ilustrada do Jornal do Brazil (1903-1908), Biblioteca Nacional, Rio de Janeiro, Brasil.

Revista O Malho (1902-1908), Biblioteca Nacional, Rio de Janeiro, Brasil.